

LUTIN et CALVAIRE

Le journal qu'il ne fallait pas faire

Journal des Amicales des Etudiants des Facultés Libres Protestantes de Montpellier et de Paris

Editorial

Défi

Voilà un mot qui pourrait résumer à lui seul beaucoup de vies humaines. Il y a les défis quotidiens auxquels personne n'échappe, et puis ces défis que l'on choisit au nom d'une cause que l'on considère bonne.

Choix

En choisissant de faire un journal pour les deux facultés de l'Institut Protestant de Théologie (Montpellier et Paris), l'équipe de *Lutin et Calvaire* s'est lancé un défi. Mais elle a aussi lancé un défi aux étudiants de ces deux facultés, car ce journal ne vivra pas sans eux. Pire, nous voulons que ce journal soit eux.

Des questions

Ô étudiant, peut-être as-tu été approché par nos hommes de main ?

Peut-être qu'ils t'ont sollicité pour écrire un article ou faire une interview ?

Peut-être qu'ils t'ont même harcelé ?

Peut-être que tu as refusé ou accepté ?

Peut-être que tu t'es engagé dans une tâche et que tu as finalement manqué à ta parole (ça je n'aime pas) ?

Enfin, peut-être que tu n'as pas été approché et que tu es amer en lisant ces quelques lignes ?

Une question

Devant une telle sollicitation, les étudiants sont en droit de se demander pourquoi ? Pourquoi l'équipe de *Lutin et Calvaire* s'est lancée dans un tel projet ? Ne serait-ce pas plus simple que chaque faculté ait son petit journal ?

La réponse à cette question pourrait être très simple. Mais je vais la traiter sur un plan philosophique et peut-être même psycho-anthropologique. BigUp à J-D

Cette question se reformule donc ainsi : Qu'est-ce qui pousse l'homme à créer des liens avec l'autre au lieu de rester centré sur lui-même dans ce monde pervers ?

Une réponse

La grâce. Oui, c'est la grâce de Dieu qui fait qu'aujourd'hui un journal se lance un tel défi. C'est cette même grâce qui nous fait croire à ce point que ce défi ne sera pas relevé sans vous. Mais je dois vous l'avouer : c'est une réponse d'homme politique. En effet, tout le monde met ce qu'il veut derrière ce concept de grâce. Surtout des étudiants et professeurs complètement enivrés par la théologie.

Benjamin B.

Sommaire



- Qui a inventé le Rugby ?
- Chronique métropolitaine
 - On prend le métro ?
 - Métro rime avec beau
- Réflexions bibliques
 - La parabole du renouvellement
 - Ces mystérieux Néphilim
- Les aventures de Jacques le Magnifique Episode 1
- Premiers pas en terre allemande
- Qui suis-je ?
- Cale tes vers
- Fragments de spirituel
- Humour's time
- Infos
- Contacter LeC
- Soutenir LeC

Qui a inven

Après la sixième coupe du monde de rugby (et bien que la France ne l'ait pas gagnée), retour sur le singulier destin de « l'inventeur » de ce « sport de voyous joué par des gentlemen », le pasteur William Webb Ellis.



THE REV. W. W. ELLIS, M.A. (ST. CLEMENT DANES). FROM A DAGUERRÉOTYPE BY BEARD.

William Webb Ellis est né en Angleterre le 24 novembre 1806, à Salford, près de Manchester. Il est le second fils de James Ellis, officier dans les "Dragons de la Garde", et d'Ann Webb, qui se marient en mars 1804 à Exeter. Après la mort de son père à la bataille d'Albufera en 1812, en Espagne, devant les troupes napoléoniennes du maréchal Suchet, il s'installe vers 1814 avec sa mère et son frère aîné Thomas, dans la ville de Rugby. Orphelins, les deux garçons bénéficient d'une bourse et entrent à la *Public School* locale, un célèbre collège privé, en septembre 1816. William y sera régulièrement inscrit jusqu'en 1825. Bon en latin, il jouit en outre d'une admirable réputation de joueur de cricket. C'est là qu'à la fin de l'année 1823, il accomplit le geste considéré comme l'acte

officiel de naissance du rugby.

William poursuit ses études à l'université d'Oxford où il intègre le *Brasenose College*, toujours comme boursier. On ne sait pas s'il continue à jouer au "rugby" mais il fait en tout cas partie de l'équipe de cricket qui affronte Cambridge en 1827. Il obtient sa licence en 1829 et sa maîtrise en 1831. Un an après la fin de ses études, il entre au service de l'Eglise anglicane.

Une carrière pastorale relativement discrète

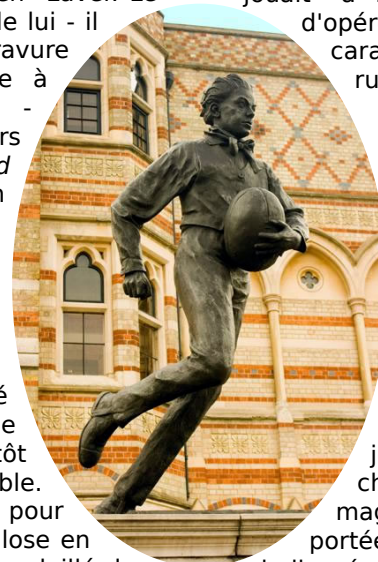
Ordonné diacre, il devient vicaire de la paroisse de Grovesend (comté du Kent). Devenu pasteur, il est ministre du culte (aumônier puis recteur) à l'église Saint George d'Abermarle Street à Londres, puis, toujours dans la capitale anglaise, à celle de Saint Clement Danes, où il officie lors des obsèques de sa mère en 1844. Par la suite, il s'installe dans le comté de l'Essex où il est nommé en 1855 recteur de la paroisse de Magdalen Laver. Le seul portrait connu de lui - il en sera fait une gravure au fusain conservée à la *Rugby School* - paraît alors dans *l'illustrated London News* en 1857, après qu'il a délivré une homélie particulièrement émouvante sur les épreuves de la guerre de Crimée. On le voit représenté en tenue de clergyman, l'air plutôt austère, impénétrable.

Sans doute pour soigner une tuberculose en profitant du climat ensoleillé de la Côte d'Azur, il se rend à Menton au cours de l'année

1871. L'Eglise anglicane y est déjà établie mais il semble que des membres de l'Eglise réformée d'Ecosse le sollicitent pour présider leur culte. Il loge à l'"Hôtel d'Italie", un établissement de l'époque. Il meurt le 24 janvier 1872, resté célibataire, sans enfant ni héritier, laissant une succession de 9000 Livres Sterling qui sera distribuée à divers organismes de bienfaisance. Ayant apparemment lui-même acheté la concession, il est enterré au cimetière marin du Vieux-Château, un splendide site qui domine la ville, avec la Méditerranée en arrière-fond.

Sans doute est-il mort sans savoir qu'il était l'inventeur de l'un des plus grands sports de tous les temps... Alors qu'il a disparu dans un quasi-anonymat, sa tombe est découverte dans un recoin, un peu par hasard en 1958, par un journaliste local, Roger Driès, puis, l'année suivante, par l'Anglais Ross McWhirter... Depuis 1985, son entretien est pris en charge par la Fédération Française de Rugby.

À Rugby, en bordure du terrain où tout a peut-être commencé, une plaque de marbre rose commémore le geste originel, accompli, comme il est inscrit, avec un "joli mépris pour les règles du football tel que l'on y jouait" à l'époque et qui permet d'opérer la "distinction caractéristique du jeu de rugby".



Le 26 septembre 1997 est inaugurée sur le campus de l'école, à côté du musée Gilbert (le fabricant du ballon ovale), une statue en bronze de William Webb Ellis (oeuvre du sculpteur Graham Ibbeson), le figurant en jeune homme, les cheveux au vent, dans le magnifique mouvement de portée du ballon à la main, belle évocation de sa course légendaire. Une réplique exacte de cette statue est inaugurée

te le rugby ?

à Menton le 16 juillet 2007.

Le Trophée William Webb Ellis

Il est remis à l'équipe victorieuse de la Coupe du Monde de rugby, compétition qui se déroule tous les quatre ans. Il mesure 38 centimètres de hauteur, est en argent plaqué d'or et doté de deux poignées. Sur l'une d'elles se trouve la

tête d'un satyre, sur l'autre celle d'une nymphe. Sur l'avant de la coupe sont gravés les mots *International Rugby Board*, suivis de *The Webb Ellis Cup*.

En vue de la première Coupe du Monde, qui aura lieu en Nouvelle-Zélande en 1987, l'*International Rugby Board*, alors présidé par le Français Albert Ferrasse, confie en 1985 à l'orfèvre londonien *Garrard's*, fournisseur officiel de la monarchie britannique depuis 1843 et concepteur de l'*America's Cup* (fameuse épreuve nautique), la fabrication du trophée. Celui-ci s'inspire plus ou moins directement d'un modèle dessiné au 18ème siècle par Paul de Lamarie, un Huguenot français dont les parents s'étaient réfugiés à Londres après la Révocation de l'Edit de Nantes. Le nom du pays vainqueur du trophée, surnommé Bill (diminutif de William) est inscrit sur son socle amovible. Depuis 1987 et la victoire de la Nouvelle-Zélande, trois autres pays seulement l'ont remporté : l'Australie en 1991 et 1999, l'Angleterre en 2003 et l'Afrique du Sud en 1995 et 2007.

La naissance du rugby ou la recherche d'un mythe fondateur

Le jour s'est levé depuis longtemps, le brouillard pas encore. Seuls les ombres et les ormes émergent de la brume d'automne qui enveloppe les pelouses de la *Public School* de Rugby.

Contours flous, histoire floue. William Webb Ellis aurait accompli

sa course folle au milieu de partenaires et d'adversaires interloqués par un tel acte de rébellion

caractérisée. Le rugby serait ainsi né d'un geste de résistance, "d'un trait de mépris éclairé pour les règles". C'est beau comme le début d'une légende et l'on a envie d'y croire, tant ce jeu se complaît encore, plus de 180 ans

après le geste "hérétique" de William Webb Ellis, dans son idée de sport "à part" et dans les méandres fumeux d'un règlement souvent remanié et toujours sujet à controverse.

Imaginez un élève jouant une partie de football, qui saisit le ballon à pleines mains et qui court vers l'avant sous les cris de ses camarades. Si vous l'avez en tête, illustrez la scène avec la musique du film *Les chariots de feu*, composée par Vangelis...

L'époque ? Le mois de novembre 1823, rapporte la chronique officieuse de l'école. L'Angleterre pré-victorienne du duc de Wellington aborde la révolution industrielle avec l'ardeur d'une nation qui s'est consolée de la perte des colonies américaines en écartant la menace révolutionnaire des armées de Napoléon.

Le site ? Le *Close*, un vaste terrain de quatre arpents, tout juste racheté à des fermiers pour l'amusement des garçons de Rugby. Le sol du *bid side*, le grand côté du *Close*, était certainement bosselé, rugueux, impropre à la pratique du jeu et les pensionnaires de bonne famille ont dû mettre la main au portefeuille pour l'aménager. A l'arrière-plan, une petite rivière et un pont de bois façonent un paysage de campagne anglaise. En bordure de touche, un petit monticule couvert d'arbres (des ormes) et entouré d'eau : c'est "l'île", ce lieu où les aînés se réunissent en levée pour effectuer quelques mises au point sur

l'évolution des règles du jeu de football.

En 1845, une de ces "levées" fixe les 37 règles du code du football "tel qu'on y joue à Rugby". Un peu plus tard, à partir de 1871, cinq anciens élèves présideront tour à tour aux destinées de la Fédération anglaise, la *Rugby Football Union* (RFU).

Le héros, c'est donc William Webb Ellis, orphelin de père, sans doute un adolescent "à part" dans la petite société de la *Rugby School*. En 1823, il fréquente depuis déjà sept ans l'école où il suit les cours de *Sixth Form*, dernière année d'études avant l'université. L'école privée du Warwickshire (centre de l'Angleterre) accueille environ 350 garçons placés sous la responsabilité de John Wool, le principal, parfait gentleman, féru de discipline. Il tient à ce que ses élèves puissent épancher leur trop-plein d'énergie en s'adonnant à ce qui ne s'appelle pas encore du sport : des jeunes gens dans des corps sains feront de bons capitaines de navire ou d'industrie. Le football a clairement la faveur des jeunes. A Rugby, ce jeu oppose les plus grands, les plus costauds. Selon certains témoignages contestés, ils sont de blanc vêtus - la tenue sera reprise plus tard par le 15 d'Angleterre - et ils portent une casquette (*cap*), distincte selon leur équipe. Joueurs de champ, ils tentent d'amener le ballon au-delà de la ligne adverse, défendue par une escouade d'élèves plus jeunes, plus frêles, craintivement massés pour empêcher les sauvages incursions adverses. Un ballon déposé derrière la ligne est un essai ; il donne droit à une tentative de but.

La légende se nourrit de mystère. Celle de William Webb Ellis tient en peu de mots. Il reçoit le ballon (pas encore ovale), s'en saisit des deux mains et court en avant, vers le but opposé, provoquant la stupeur ou les quolibets de ses partenaires de jeu. Une hypothèse romantique veut que le geste de William Webb Ellis soit passé à la postérité car il aurait placé la balle contre son cœur lors de sa course éperdue...

William Webb Ellis s'ennuyait-il au cours de ces parties de football ? Etait-il las d'attendre que le ballon finisse par sortir d'un de ces

interminables regroupements agités de secousses ? Était-il fatigué de ce règlement qui l'obligeait à s'arrêter pour placer un coup de pied à chaque fois qu'il pouvait jouer le ballon ? Était-il énervé par ce jeu caractérisé aussi par de nombreux coups de pied (*hacking*) à l'adversaire et des crocs-en-jambe (*tripping*) ?

Ou bien l'adolescent boursier était-il en révolte contre ce *fagging system* qui, à Rugby, comme dans toutes les écoles privées du royaume, conférait tout pouvoir aux aînés des fratries de jeunes gens bien nés ? On ne sait rien des motivations de celui qui, d'un mouvement d'humeur ou d'un trait d'audace impertinent, a laissé derrière lui plus qu'un jeu, une tentative d'organisation de la pagaille naturelle, un état d'esprit, un fait culturel dans lequel vont se reconnaître aussi bien les étudiants des universités du Commonwealth que les guerriers polynésiens, les mineurs gallois ou les paysans d'Ecosse et des pays d'Oc.

Lorsque le sous-comité des *Old Rugbians* se réunit à la fin du 19^{ème} siècle pour rechercher les débuts de l'histoire du jeu à quinze, l'Angleterre la fait remonter à une tradition ancestrale, celle du football gaélique.

La légende d'Ellis va naître de cette quête de légitimation et des souvenirs d'un vieil homme. En 1880, Matthew Bloxham a publié dans le *Meteor*, le journal de la *Rugby School*, un récit détaillant "l'exploit" du jeune impétrant. La prose et la bonne réputation de Bloxham, ancien élève et fils de principal, convainquent le jury des *Old Rugbians* : son article, bien qu'ayant soulevé de nombreuses contestations et de vives polémiques (qui se poursuivent encore aujourd'hui) devient le texte fondateur de l'histoire du rugby ou de la légende de Rugby, ville qui donne alors définitivement son nom à ce sport.

Après son coup d'éclat, la vie de William Webb Ellis redevient (presque) sans histoire, comme une immense béance. Il ne laisse aucun texte derrière lui, simplement la mémoire d'un

Pour aller plus loin, voir
POCIELLO Christian, *Le Rugby*, Coll. "Que sais-je ?",
Paris, PUF.



geste, une trace, une sorte de mythe qu'on ne cesse d'interroger¹.

"Vertus" évangéliques et fraternelles de ce sport dont la devise pourrait être "reçois et donne"

- L'en-but adverse, où l'on "aplatit" le ballon pour marquer l'essai, est communément désigné "Terre promise"
- La passe du ballon à un partenaire est (et se vit comme) un authentique geste d'offrande.
- Lors des mêlées, chacune des deux équipes fait littéralement corps, dans une sorte d'accomplissement de l'idéal collectif, un mouvement de communion où chacun s'unit dans l'effort, y compris avec l'adversaire. N'y a-t-il pas là une métaphore de l'Eglise soutenant le "bon combat" dans la mêlée de ce monde ?

Le rugby, un sport protestant ?

La réponse mériterait un long développement... Peut-être dans un prochain numéro... On laissera dire seulement que le premier match de rugby (ou l'un des premiers) joué(s) dans le Sud-Ouest de la France s'est déroulé à la Faculté de théologie protestante de Montauban. À vérifier...

Jean-Charles B.

(1) Ce contraste entre un moment "glorieux" mais éphémère, dont l'auteur est incapable d'imaginer les effets, et le reste d'une vie, morne "au regard des hommes", nous renvoie aux récents propos du professeur Jean-Daniel Causse dans *Réforme* (Num. 3246) sur la façon d'appréhender les notions de réussite sociale et personnelle. Ce qui nous fait grand échapper à notre savoir.

Chronique Métropolitaine

On prend le métro ?

Difficile quand on habite Paris de se passer du métro, tous ceux qui lisent cet article ont au moins pris une fois le métro dans leur vie (ou le tramway, désolée pour les Montpelliérains).

Le métro est vraiment le seul endroit où l'on retrouve une population si mêlée, tout le monde est logé à la même enseigne, le monsieur si bien habillé avec sa petite valise se retrouve collé au petit monsieur en jogging avec son sac plastique bourré à craquer de trucs et de machins.

Aux heures de pointe, on a l'impression d'être au milieu d'un petit théâtre, un théâtre de marionnettes où les usagers seraient des petites marionnettes sachant toutes où elles vont, tirées par des ficelles invisibles, faisant les mêmes gestes tous les jours de façon mécanique. Il est même troublant de constater que toutes ces marionnettes se croisent, se frôlent, sans jamais se

"Métro" rime

Certes, cela ne va pas de soi. Mais peut-être qu'en lisant cette petite histoire vous en serez convaincu. Une semaine après la première grève des conducteurs de trains, Paris n'était plus aussi paralysé qu'au premier jour. S'il était possible de prendre le métro, c'était dans des conditions plus que chaleureuses. En effet, ce mercredi 21 novembre, quand je pris la ligne 4 à Denfert-Rochereau direction Porte d'Orléans, nous étions plus que serrés.

Heureux de me savoir entier et dans un métro, un sourire était sur le point de naître sur ma face. « **Haaaa ! Haaaa!** » Ces cris, qui venaient, sans aucun doute, d'un individu formé à partir d'une côte d'Adam, me firent oublier que j'allais bientôt sourire. Affolement général, tous les yeux fixèrent la porte à côté de la nôtre d'où provenait ce qui ressemblait maintenant à des gémissements. Il s'agissait d'une femme, vous l'avez tous compris, qui s'était fait très mal, mais j'ignorais encore pourquoi. J'étais pris entre un sentiment de compassion et une

rentrer dedans.

Dans ce petit théâtre de marionnettes, on assiste quelquefois à de petits « spectacles ». Un jour, en prenant le métro, je suis tombée nez à nez avec une fée. Oui, oui, une fée avec tout son attirail de fée, le costume, la baguette et le chapeau pointu. Evidemment, elle ne passait pas inaperçue dans un wagon bondé de Moldus¹. Cette fée qui, je tiens à le préciser, n'était pas une petite fille déguisée pour le Carnaval mais une vraie fée confirmée d'une soixantaine d'années, s'est fait traiter de folle par un des Moldus. Elle ne réagit sur le moment qu'en baragouinant dans sa barbe (c'est une image, car il s'agissait en effet d'une fée imberbe); étant assez proche d'elle,



sorte d'excitation malsaine. En effet, il se passait enfin quelque chose d'incroyable dans ma vie passablement ordinaire. Dans l'agitation autour de cette femme que l'on venait d'asseoir sur un strapontin, je dis d'une voix autoritaire et distincte : « Il faut la sortir ! » Je fus moi-même surpris de cet excès de zèle mais mon intervention n'eut pas le moindre effet. La foule se contenta de se taire et de me fixer pendant un quart de seconde. Pourtant, quoi de plus logique que le premier réflexe, soit de mettre la « blessée » en lieu sûr. Je devais être le seul à penser comme cela. Comme des passagers avaient actionné l'alarme de la rame, des agents de la RATP vinrent aux nouvelles. Bien sûr, comme je l'avais si sagement préconisé, leur premier réflexe fut de sortir la victime et de l'asseoir sur le quai.

je pus entendre ses murmures et en voici un petit aperçu : « Tout' façon, y savent pas, y sont tous des fous, y connaissent pas Mireille Mathieu, y savent rien... Mireille, il faut leur dire, y faut, y faut, Demis Roussos il est pas là, il est mort, y savent pas... ». Le Moldu, voyant que ses insultes n'avaient pas trop l'air d'agir comme il l'aurait voulu, continua à l'interpeller. Alors, la fée sortit son arme, elle prit sa baguette étoilée, s'avança vers lui et lança son sort : « Petit enfoiré, tu sais pas, tu sais rien de Mireille Mathieu ! » Puis elle sortit à l'arrêt suivant.

Alors, pour rencontrer des fées fans de Mireille Mathieu, on prend le métro ?

Camille M.

(1) Les Moldus sont ceux qui, comme vous et moi (enfin pour vous je ne sais pas), ne pratiquent pas la magie dans la série *Harry Potter*.

avec "beau"

Par la suite, qui est le centre de cette histoire, deux femmes discutèrent de l'incident. Je leur demandai ce qui s'était passé et j'obtins un « elle s'est tordu le pied dans le trou qu'il y a entre le quai et la rame de métro ». Puis, durant la suite du trajet, nous échangeâmes quelques réflexions sur la grève. Un lien s'était créé entre ces deux femmes et moi. Tout ça grâce à une femme qui, de peur d'attendre le prochain métro pendant deux minutes, se précipita vers la porte du métro et se fit, sans doute, une belle entorse. La morale de cette histoire, c'est qu'il ne faut pas courir seulement car tout le monde court autour de soi, et qu'un événement tragique peut créer une rencontre dans un métro qui a la particularité de rassembler régulièrement une foule impressionnante d'individus qui ne s'adressent pas la parole. Comme quoi, parfois, métro rime avec beau. Enfin... il faut quand même chercher loin.

Benjamin B.

Reflexions bibliques

La parabole du renouvellement

Trop choquant !

La première fois que j'ai lu ça, j'ai halluciné ! J'ai pensé : « Mais c'est du pur sadisme ! Si je comprends bien, les riches auront encore plus de fric à jeter par les fenêtres... et les ponts s'écrouleront sur les SDF ! Bravo la justice ! C'est ça, le message de l'Évangile ? » Après, ça m'a travaillé, vous imaginez bien ! Je me suis dit : « C'est pas possible ! Il doit y avoir une autre explication ! » Alors, j'ai fait un truc tout bête, mais indispensable : j'ai relu le passage en entier... Vous savez, ce récit que tout le monde connaît, qu'on appelle « la parabole des talents. »

Pour résumer (de manière subjective, donc à lire avec énormément de réserve et de méfiance), c'est l'histoire d'un type riche qui, avant de partir en voyage, appelle ses trois serviteurs. A l'un, il confie dix talents, soit l'équivalent de soixante mille Francs or, à l'autre, cinq, et au dernier, un seul, « à chacun selon ses capacités. » Pendant l'absence du maître, le premier serviteur fait fructifier ses dix talents et en gagne dix autres, le second en gagne cinq autres... Mais le troisième enterre son unique talent.

Le patron finit par se ramener et demander des comptes. Les deux premiers serviteurs sont récompensés pour avoir fait fructifier l'argent. « C'est bien, bon et fidèle serviteur, » dit-il à chacun d'entre eux, « tu as été fidèle en peu de choses, sur

beaucoup je t'établirai... ». Quant au troisième, il déclare qu'il sait que le patron est dur et moissonne là où il n'a pas semé : « (...) par peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre : le voici, tu as ton bien. » Et le patron

« Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré. »¹

¹Toutes les citations sont extraites de la TOB, Mt 25 : 14-30

rétorque que, sachant qu'il était dur, le serviteur aurait mieux fait de placer son argent à la banque ; ainsi, il en aurait récolté les intérêts à son retour. Le verdict tombe, implacable : « Retirez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui a les dix talents. » Et le récit se termine sur cette espèce de prophétie effrayante : « Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré. »

Après voir lu et relu le texte, je suis arrivée à deux conclusions :

1. Il n'y avait là rien de sadique.
2. Ce que j'avais d'abord pris pour une prophétie effrayante était, en fait, incroyablement logique.

Veinards

Qui ne connaît pas cette parabole ? Qui n'a pas entendu dire, au moins dix fois : « Dieu veut que chacun fructifie ses talents, peu importe qu'on en ait peu ou beaucoup » ? Je dois avouer que cette affirmation m'a toujours dérangée.

Pourtant, ça paraît si simple, si évident... Les p'tits veinards à qui tout réussit, qu'ils développent leurs dons et les mettent au service des

pauvres diables et de Dieu. Et ceux qui n'ont pas de bol, qu'ils remercient quand même le bon Dieu d'avoir daigné les créer. Ça semble, injuste, hein ? Or, Dieu est juste, justement. N'y a t-il pas là

quelque chose qui ne tourne pas rond ?

Tournons-nous plutôt vers notre parabole : le maître confie des talents à ses serviteurs, « à chacun selon ses capacités. » Qu'est-ce que c'est que ces capacités ? Pourquoi en déduire que, forcément, celui qui a dix talents est un homme d'affaires hors pair, que celui qui en a cinq est moyen, et que le troisième, lui, est carrément médiocre ? Ça n'est écrit nulle part. Les « capacités » peuvent être d'un tout autre ordre : il peut s'agir, par exemple, de la disponibilité d'une personne à une période donnée, compte tenu de sa situation personnelle, de sa charge de travail ou de sa santé... Dieu tient compte de chacun de nous avec ce que nous sommes dans l'instant présent, sachant que notre être, notre situation sont en marche. Dieu propose constamment à chacun ce qu'il lui faut pour son cheminement personnel. Qui sait, qui a le droit (tel le troisième serviteur) de juger que ce que Dieu propose est peu ou beaucoup ? Selon quels critères ? Le vécu, la réflexion propres à chacun peuvent faire qu'il considère comme « beaucoup » ce que quelqu'un d'autre jugerait insignifiant.

Ceci peut, je pense, être valable même dans des situations extrêmes. Nous ne comprenons pas toujours ce dont nous avons été capables dans le passé, nous ne réalisons pas forcément ce dont nous sommes capables à l'instant présent, et nous ne savons pas ce dont nous serons capables dans des situations que nous n'avons pas encore vécues. Bref, nous sommes des explorateurs. Il nous reste à découvrir ce que Dieu nous confie avec une confiance sans cesse renouvelée : le renouvellement.

Pas rentable

Dieu nous confie le renouvellement. Le renouvellement d'un souffle, d'un pas, d'un sourire, d'un geste,

d'une parole, d'un jour, de l'instant. Pouvons-nous seulement nous en rendre compte ? Torturés intérieurement ou physiquement, à divers degrés, nous n'avons ni assez de force, ni assez de foi pour cesser d'être obsédés par ce que nous mériterions de vivre. Or, Dieu ne semble pas se soucier de ce que nous pensons mériter. Ce qu'il nous propose n'est pas rentable. Dieu n'est pas un homme d'affaires. C'est pourquoi il nous a confié tout son trésor. Un trésor d'amour à renouveler sans calculer. Un trésor que nous saccageons à répétition. Mais sa confiance inconditionnelle en nous se renouvelle comme l'aube, alors même que nous nous jugeons nous-mêmes, que nous jugeons les autres, que nous jugeons Dieu.

Aurions-nous peur, tel le troisième serviteur ? Quoi de plus humain ? A chaque heure de la

journée, notre dignité est bafouée de mille manières. Nous plaçons notre confiance en un ami, et, apparemment sans même s'en rendre compte (c'est parfois ça le pire), il nous trahit. Un tel nous ignore ou nous couvre de sarcasmes, un autre veut « moissonner là où il n'a pas semé », à notre détriment... Que faire face à ces mille petits affronts qui nous minent ? Etre fataliste, enterrer nos possibles, tel le troisième serviteur ? Non !

Dieu nous confie le renouvellement, et non pas le « ruminement ». Essayons juste un moment d'imaginer le renouvellement : C'est fou, c'est immense, c'est infini ! Et Dieu nous confie ça, dans sa folie et sa sagesse.

Logique

A chacun de découvrir, en chemin, comment il lui est donné d'être en marche.

«Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré.»

Celui qui a, c'est celui qui a accepté de recevoir... et le don est sans cesse renouvelé. Celui qui n'a pas, c'est celui à qui l'on a offert, mais qui a enterré le cadeau qu'il a refusé de faire sien. Par manque de confiance, il s'ôte à lui-même ce qui lui a été confié. En jugeant l'Autre, en se jugeant, il se jette lui-même « dans les ténèbres du dehors », de l'exclusion. Mais la question est : Son fatalisme est-il une fatalité ?

Anusha B.

Ces mystérieux Néphilim

« Les Néphilim étaient sur terre en ces jours-là [...] » Gn 6,4 (Bible de Jérusalem)

Je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler des Néphilim, ces êtres mystérieux ? La Bible en parle pourtant au chapitre 6 de la Genèse, dans un court passage (versets 1 à 4). Il nous manque beaucoup d'éléments pour comprendre le passage en question, qui traite apparemment des fils de Dieu, qui furent jadis séduits par les filles des hommes et prirent pour femmes celles qui leur plaisaient. Juste après ces rencontres singulières, la divinité décide que la vie de l'être humain ne sera que de 120 ans.

La suite du texte laisse entendre que les Néphilim vivaient sur terre à l'époque où les fils de Dieu rencontraient les filles des hommes et leur donnaient des enfants. Et la fin du texte semble dire que ces Néphilim étaient les héros d'autrefois. Je n'ai pas encore eu l'occasion d'étudier le texte en hébreu pour en affiner la

lecture, mais il semble qu'en hébreu, « néphilim » signifie « tombants », ce qui sous-entend « des anges déchus ». C'est pour cela que la tradition religieuse juive, des écrits apocryphes et les Pères de l'Eglise y voient des hommes qui auraient fauté avec



des Terriennes. Certaines traditions précisent que les enfants de ces unions seraient des géants que le Déluge aurait fait disparaître en partie ou en totalité.

Si l'on prend le texte un tant soit peu au sérieux, choix que j'ai

fait personnellement, la mention d'une présence des Néphilim sur terre à cette époque nous amène presque directement à la question suivante : S'ils n'ont pas disparu, où sont-ils maintenant ? C'est pour cette raison que d'aucuns ont postulé l'hypothèse d'une présence extraterrestre sur terre à une époque reculée. Les commentaires actuels soulignent que ce seraient des éléments mythologiques du Proche-Orient qui se retrouveraient dans ce passage biblique.

Peut-être aussi que grâce à la Bible viennent à notre rencontre des éléments historiques dont nous avons perdu toute clé de compréhension.

Après ce trop rapide panorama de la question, le mystère demeure entier : Qui sont ces Néphilim ?

Thierry B.

Les aventures de Jacques le Magnifique

Episode 1

Voilà, c'est fait

Non, cela ne fut pas difficile ; mais il fallait quand même le faire. A vrai dire, pour moi, ce fut un réel plaisir. Sans aucun doute, vous ne tarderez pas à partager ce moment inoubliable que j'ai eu en sa compagnie. La manière dont s'est passé cet évènement sort un peu ou beaucoup du commun (à vous d'en juger). Ce fut l'une de mes plus grandes joies dans ce domaine précis. Je vous invite à suivre avec une attention soutenue le déroulement cérémoniel de cet épisode auquel je vous convie.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, je dois remercier la bibliothèque de la faculté protestante de Montpellier. C'est dans une de ses salles, peut-être la plus exiguë, mais qui se prête bien à ce genre de rencontre, dans la pénombre, à l'abri des regards indiscrets, que va se dérouler un fait qui marquera ma

journée du 20 octobre 2007. Le souvenir de la disposition de la salle reste encore vivace : cinq chaises d'un vernis foncé, dansant autour d'une petite table. Je me trouvais à environ un mètre quand son regard s'est posé sur moi ; en tout cas, je veux croire qu'elle me fixait, mais on n'est jamais sûr de rien. Sur cette table se trouvaient des magazines ; pour une fois, je n'étais pas attiré par la littérature. C'est ce qui se passait derrière la table qui m'intéressait. Il faut dire que la concurrence était dure ; car, à gauche de la table, légèrement en retrait, il y avait un autre appel du cœur de la part d'une autre concurrente. Je ne m'en occupai point... Pouvait maintenant commencer la cérémonie.

C'en était fini de moi ; me voilà maintenant envoûté... Je ne pouvais plus détacher mon regard de son regard. J'ai pu vérifier les paroles d'Antonio Machado dans son poème : "Marcheur, c'est en

marchant que se fait le chemin ». Marche d'autant plus agréable qu'elle était gouvernée par le souci de répondre à un besoin pressant. Dans ma précipitation à vouloir m'approcher, je n'avais pas réalisé qu'il me manquait quelque chose. Cette dernière était si importante, carrément indispensable ; sans elle tous mes espoirs s'anéantissaient. J'étais si prêt du but et à la fois si loin de la réalisation. Eurêka ! Ouf ! Je peux entrer dans le bal. Je suivis à la lettre la procédure cérémonielle (personne ne peut y échapper) pour répondre à une noble séduction. C'est dans un silence interrompu de façon exceptionnellement ponctuelle que va se dérouler la cérémonie. Puis, brutalement, sans crier gare, avec un bruit assourdissant dans mon imaginaire réel, elle arriva. Voilà, c'est fait (disons plutôt que le plus dur est fait). Je pouvais maintenant me réjouir, car je tenais à la main la belle poignée de M&M. (La suite au prochain numéro).

Jacques B.

Premiers pas en terre allemande

Lorsqu'on apprend une nouvelle langue, on recommence à zéro : on redevient soi-même comme un enfant. En effet, on n'est même pas capable de demander son chemin ou de commander un repas. On revient au basique. Tous les mots qui semblaient avoir une importance vitale comme « fondamentalement » deviennent superflus. Mais heureusement, quelques Allemands m'ont aidé, comme celui-là : « Cherche et trouve », me dit-il en français ... Vous l'avez deviné, j'ai donc été obligé de m'adapter : avant de pouvoir lire et parler du « hochdeutsch », je me suis (re)mis à regarder des dessins animés, à lire des bédés et des contes, etc. En compensation de ces difficultés, j'ai quand même eu droit au « biberon allemand » (la bière), instrument nécessaire pour apprendre l'allemand. Elle permet de remplacer ce que l'Allemagne a probablement oublié derrière ses épais nuages : le soleil. Mais il faut bien remarquer qu'en Allemagne, on fait la fête plus facilement, comme j'ai pu l'observer au marché de Noël, où les gens buvaient leur vin chaud

malgré un vent glacial.

Ainsi, si j'aime l'Allemagne ?
«Noch einmal» (« encore une fois ») !

Arnaud M.

Arnaud est étudiant en L3 de théologie à l'Université de Heidelberg en Allemagne, dans le cadre d'un programme d'échange avec l'IPT.

Qui suis-je ?

1 - Vous avez voté pour moi. 2 - Je suis une élue. 3 - J'aime manger à midi dans la petite mais chère salle de l'AEI (ou Amicale ?). Je sais que la salle est sale parfois, à tous d'y veiller, elle appartient à tous... jusqu'aux travaux qui commencent mi-décembre (normalement !) 4 - Je traîne avant les grèves dans la bibliothèque (histoire de s'organiser...). Je vous conseille d'en profiter car elle fermera au cours de l'année pour travaux ! 5 - Je suis mariée et ai trois enfants. 6 - Je suis là pour être pasteur. 7 - J'habite à 2h30 de l'IPT quand il y a grève et je ne viens pas dans de telles conditions ! (ce n'est pas raisonnable !!). 8 - Je suis bénévole dans une super

association qui organise des moments de rencontre et de convivialité pour que tous les étudiants puissent se connaître et vivre des années riches en théologie mais aussi en relations, en connaissance de l'Autre !

Alors, vous avez deviné ? Cherchez bien, j'ai ma photo au DEFAP !

Hé oui ! Je parle de moi car je parle au nom de l'AEI de Paris, qui s'appelle aussi Amicale depuis ce jour grâce à l'un de nos chers membres (que vous avez élu aussi !) pour se rapprocher de l'autre Amicale, celle de Montpellier (car il en vient, ils sont très bien aussi là-bas, si, si !).

Ainsi, ce journal et ce nom serviront de lien entre les deux facultés. A chacun de rencontrer l'autre (celui de Paris ou celui de Montpellier) ! Vive les relations riches, vive les liens entre les étudiants et vive les étudiants tout court car ils osent s'engager dans des études très particulières (si, si...) et un parcours souvent atypique.

Bravo et bienvenue parmi nous !

Virginie M.

Présidente de l'Amicale des Etudiants à Paris

Cale tes vers

Nous sommes tous poètes

Coupable d'être innocent

Mon être tout entier est rempli
d'amertume,
Car je suis innocent de ne pas
t'avoir connue.
Et pourtant je suis coupable de
te désirer.
Lorsque je suis seul, je crains
d'être jugé.
Ma solitude fait-elle de moi un
être plongé dans la "GAYté" ?
Non ! Ma solitude est-elle la
conséquence de ma volonté ?
Non !
Pourtant lorsque j'essaie, je suis
rabroué,
Et lorsque je suis inerte, je suis
d'une honteuse rareté.
A quoi bon vivre !
Autant mourir !
Mourir en étant coupable de
mon innocence,
Mourir dans le secret de mon
silence.
Car vivre c'est être en prison,
Et mourir c'est ma libération.

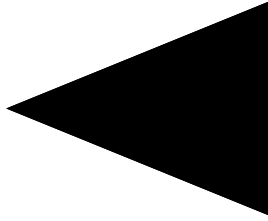
Michel W.

Le prisonnier

Mes veines n'auront jamais
L'inconsistance des barbelés
Et mon sang fera mille tours
Du monde car je suis
L'espace infini
Ligoté à votre néant
Et la terre humide
Conspire entre les fissures
De vos murs photophobes*
Avec mes poumons complices
Et le sycomore
Né par effraction
Sous les dalles de votre prison
A pris racine
A mes tempes
Et perd ses feuilles
Avec l'hiver de vos pas.

Anusha B.

*Ceci est un néologisme.



La découverte de soi

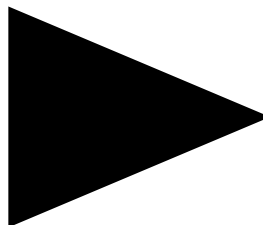
L'adolescence, un bout de vie
Et tout est dit
Sans pour autant qu'elle soit
finie.

L'adolescence est aussi l'âge
de l'insouciance
L'âge de la découverte et de la
connaissance
Mais surtout le début de la
romance.

L'adolescence c'est aussi le
passage de l'enfance
A l'âge adulte avec une
certaine avance
Mais avec peu de patience.

Arrivé au terme de cette
période de la vie
On se sent tout petit
Mais on finit par grandir.

Florence M. (16 ans)
Catèchumène EELF Paroisse
Martin Luther



Quoi ?

Quoi de plus doux qu'un tendre
sourire ?
Quoi de plus fou qu'un éclat de
rire ?
Ces bons moments qu'on
oublie si facilement
Ne laissent la place qu'à nos
tourments,
Nos vies, avec, pour chacun
d'entre nous, des soucis très
humains.

La paix, pour certains,
Est quelque chose de
mystérieux et d'incertain :
La légèreté d'un papillon qui
s'envole,
Le chant de l'oiseau qui
résonne,
Un soleil couchant qui nous
étonne,
Un clair de lune qui rayonne.

Ne sont-ils pas des signes que
Dieu donne ?
Ces instruments de paix,
Pourquoi si souvent les
ignorer ?
Difficile de ne pas sombrer
Quand quelqu'un qu'on aime
perd la vie.
Comment ne pas en être
désespéré ?
Quand on cumule les échecs,
comment se relever ?
Pas de formule magique
Qui vienne au secours de
situations tragiques.

Regarde autour de toi,
Surtout n'oublie pas
Qu'il est des joies si simples
Que l'on y pense pas,
Des moments apaisants
Où Dieu est bien présent.
Ne désespérons pas,
Oui, Jésus reviendra.
Amen.

Charlotte C.

Fragments de spirituel

Méditation de Rabindranath Tagore

II

J'étais allé, mendiant de porte en porte sur le chemin du village, lorsque ton chariot d'or apparut au loin, pareil à un rêve splendide et j'admirais quel était ce Roi de tous les rois !

Mes espoirs s'exaltèrent et je pensais : c'en est fini des mauvais jours, et déjà je me tenais prêt dans l'attente d'aumônes spontanées et de richesses éparpillées partout dans la poussière.

Le chariot s'arrêta là où je me tenais. Ton regard tomba sur moi et tu descendis avec un sourire. Je sentis que la chance de ma vie était enfin venue. Soudain, alors, tu tendis la main droite et dis : « Qu'as-tu à me donner ? »

Ah ! quel jeu royal était-ce là

de tendre la main au mendiant pour mendier ! J'étais confus et demeurai perplexe ; enfin, de ma besace, je tirai lentement un tout petit grain de blé et te le donnai.

Mais combien fut grande ma surprise lorsque, à la fin du jour, vidant à terre mon sac, je trouvai un tout petit grain d'or parmi le tas de pauvres grains. Je pleurai amèrement alors et pensai : « Que n'ai-je eu le cœur de te donner mon tout ! » II

Extrait de *L'Offrande lyrique* de Rabindranath Tagore

Minutieusement
selectionné par Albin P.

Rabindranath Tagore,

(1861 - 1941), écrivain indien, bengali, domine son époque par sa hauteur de vue. Son œuvre immense d'humanité, empreinte d'un grand lyrisme et de mysticisme, connaît un rayonnement universel qu'honore le prix Nobel.

Seigneur vivant en ascète, Tagore était à la fois contemplatif et homme d'action - *ora et labora*. Depuis son Brahmapoutre il contemplait l'Himalaya, et son œuvre, cependant, a contribué à la marche politique et culturelle de l'Inde, son pays, vers l'indépendance.

Mahatma Gandhi n'est-il pas, à sa manière, son continuateur, et par sa démarche, une sorte de disciple bien-aimé ou, du moins, le plus fidèle ?

Albin P.

Humour's Time

Theo-onde

Comment regarder les relations Père-Fils-Esprit dans la théologie chrétienne à travers un four à micro-ondes et une assiette de mets à réchauffer.

Étant donné que nous autres, pauvres estomacs affamés, allons au micro-onde à travers le plat que nous souhaitons réchauffer. De la même façon qu'à travers le Fils, nous accédons au Père : « Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. » (Jean 14:6 LSG).

De plus, nous pouvons noter que le plat est composé de deux parties :

- une partie d'essence semblable au micro-onde (l'assiette),
- une partie d'essence semblable à notre nature humaine (les plats).

De la même manière que Jésus-Christ est composé d'une partie divine (= fils de Dieu) et d'une partie humaine.

Nous pouvons également noter que, soutenus par l'action de la table, c'est à dire du Saint-Esprit, les fidèles de l'assiette chaude envoient porter son évangile aux autres êtres humains. « Il leur dit alors, de

nouveau: Paix à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » (Jean 20:21 JER2)

« Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; montrez-vous donc prudents comme les serpents et candides comme les colombes. » (Matthieu 10:16 JER2). En effet, les ennemis sont rudes : corn-flakes, confitures... sont autant de loups. Cependant, ils sont aidés par la nourriture-même : « Pour eux, ils s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur agissant avec eux et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient. » (Marc 16:20 JER2)

Enfin, nous pouvons noter que le Fils est destiné à retourner vers le Père, de la même manière que l'assiette est destinée à retourner vers le micro-onde. « Jésus lui dit : Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean 20:17 LSG)

Plusieurs « erreurs » dogmatiques se retrouvent dans ce texte ? Sauriez-vous les reconnaître ? (Réponses plus loin) *Le nestorianisme*. En effet, le passage sur la double nature de l'assiette semble faire croire qu'il y

a deux personnes dans celle-ci. Ce qui n'est pas le cas. Une telle position est typique du nestorianisme. Les Nestoriens, refusant d'accorder le titre de « mère de Dieu » à Marie, voyaient en Jésus-Christ deux personnes : Jésus, le fils de Marie, qui aurait été « habitée » par le Christ, fils de Dieu. Certains conciles du 5ème siècle condamnèrent cette opinion, et dirent qu'en Jésus-Christ, il y avait double nature - humaine et divine - sans confusion ni séparation.

On peut également y retrouver des traces d'arianisme. En effet, le texte laisse planer un doute sur le fait que l'assiette soit de la même substance que le micro-onde, de la même manière que les Ariens rejetaient la consubstantialité du Père et du Fils. Cependant, contrairement à l'arianisme, ce texte semble plus mettre en valeur l'assiette que le micro-onde, alors que les Ariens considéraient que le Père méritait plus d'adoration que le Fils.

D'autres erreurs peuvent sûrement être trouvées, mais mes capacités de comparaison assiette -> Fils, et micro-onde -> Père s'arrêtent là.

Maïeul

suite ...

Blagues

En raison d'un manque d'humour dans la société l'équipe LeC fait la grève de la blague.

En raison d'un manque d'humour dans la société l'équipe LeC fait la grève de la blague.

En raison d'un manque d'humour dans la société l'équipe LeC fait la grève de la blague.

En raison d'un manque d'humour dans la société l'équipe LeC fait la grève de la blague.

En raison d'un manque d'humour dans la société l'équipe LeC fait la grève de la blague.

En raison d'un manque d'humour dans la société l'équipe LeC fait la grève de la blague.

En raison d'un manque d'humour dans la société l'équipe LeC fait la grève de la blague.

Perles de l'administration Française

Impôt

Notre but n'est pas, comme vous l'écrivez, de vous écraser comme une merde mais de percevoir le montant exact de vos impôts.

Sécurité sociale

La victime eut la chance de ne pas mourir avant d'arriver à l'hôpital où elle devait succomber à ses blessures.

Douaniers

Le bagage attendait avec un air louche.

Éducation nationale

Si votre fils vient en classe pour se fiche de la tête des autres, autant qu'il le fasse chez vous !

Gendarmerie

Ses explications étaient si embrouillées que nous avons dû le relâcher faute d'avoir la preuve que nous pouvions comprendre ses explications.

*Source Aimé F.
Sélectionné par Benjamin B.*

INFo LeC

Le prochain numéro paraîtra mi-mars. Rendez cela possible en écrivant un article avant le 15 février 2008 (contactez d'abord le LeC de votre fac).

Ce que vous tenez entre vos mains est le journal de l'association *Lutin et Calvaire* destiné aux étudiants IPT de Montpellier et Paris

Idées d'articles

- Chronique métropolitaine
- Interview d'un prof'
- Rapport sur la fête de Noël de Paris ou Montpellier
- Réflexion biblique
- Les examens finaux à Paris
- Comment faire 7 dissert' en un semestre à Montpellier ?
- Comment loger tous les SDF de France et de Navarre ?
- Un horoscope pas sérieux

INFo Montpellier

Rando *Marche et prière* dans les Cévennes du 25 au 27 avril 2008. Une expérience sportive, fraternelle, historique, spirituelle et 100% huguenote ! Plus d'info sur le panneau d'affichage ou par mail jeancharlesbeauchamp@wanadoo.fr

Exposition à la chapelle du 23 au 30 janvier 2008 : de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, sur les prisonniers victimes de torture en Russie.

Un blog est dédié à la réflexion sur l'augmentation des frais d'inscription de l'IPT : <http://lavoixdeletudiant.overblog.fr> pour **PARIS** et **MONTPELLIER**

INFo Paris

Toutes les revues de la salle 4 (nouvelle salle de l'amicale) sont données gratuitement.

Mercredi 26 mars - 12h45 : culte théâtre-danse avec Françoise Robert. Ce serait bête de ne pas venir non ?

Samedi 18 avril : Tournoi de foot organisé par la Faculté Libre de Théologie de Vaux sur Seine. Surveillez le panneau d'affichage.

Contacteur LeC
Lutinetcavaine@gmail.com

Equipe de rédaction :

LeC Montpellier
lecmtp@gmail.com

Anusha BISSON
William OECHSNER DE CONINCK
Francesca ADUBRA

LeC Paris
lecparis@gmail.com

Benjamin BORIES
Adelyne (on se voit ?)

J'aime LeC...

...et je veux le soutenir car les temps sont durs pour un petit journal comme celui-là.

Nom : Prénom :

Email lisible :

- Je veux être membre de LeC : 5 €
- Je fais un don de : €
- J'encourage moralement
- Je prie
- Je

Chèques à l'ordre de "Lutin et Calvaire"

Découpez et renvoyez à :
LeC - 83 Bd Arago - 75014 Paris

Correction : Anusha BISSON

(Si vous trouvez des fautes d'orthographe vous deviendrez le nouveau correcteur)